

tous les cas,
 s'y prenant de travers, voir tout la tête en bas¹.
 Car il n'est dans le corps rien qui ait pris naissance
 afin que nous puissions en user ; au contraire,
 c'est la chose qui, née, vient engendrer l'usage.
 Ni voir ne fut avant que les yeux fussent nés,
 ni parler avant que la langue fût créée :
 c'est la langue plutôt qui eut son origine
 bien avant la parole, et les oreilles furent
 créées longtemps avant que le son fût ouï,
 en bref, c'est mon avis, ce sont tous les organes
 qui de même ont été avant qu'on en usât.
 Ils n'ont donc pas pu naître en vue de leur usage.
 En revanche, à main nue s'affrontant, se livrer
 joutes et pugilats, et lacérer des membres,
 souiller de sang les siens, cela a existé
 bien avant qu'aient volé les traits étincelants.
 Et la nature fit éviter la blessure
 avant que l'art ne vînt donner au côté gauche
 l'abri du bouclier. Et livrer un corps las
 au repos, à coup sûr est beaucoup plus ancien
 que les lits moelleux, comme apaiser la soif
 avant la coupe est né. Que donc ces choses-ci
 qui furent par l'usage et la vie découvertes,
 aient été, en effet, apprises dans le but
 de leur utilité, voilà qui est plausible.
 Mais toutes celles-là sont à coup sûr à part,
 qui naquirent d'abord, et ne firent qu'ensuite
 de leur utilité prendre la connaissance.
 Dans ce genre, en premier, nous voyons sens et membres ;
 tu es, par conséquent, loin encor et encor
 de pouvoir croire qu'eux, ce soit pour le service

1. Lucrèce vise d'abord le finalisme stoïcien. *Praepostera ratione*
 traduit le grec *proteron-husteron*, le fait de mettre la conséquence avant
 le principe, l'effet avant la cause. En opposant au mécanisme aveugle,
 qui crée l'organe hors de toute considération de fonction, la logique de
 l'invention technique, qui veut que le besoin précède l'outil, Lucrèce
 veut sans doute suggérer que l'erreur finaliste vient de l'application
 abusive d'un schéma artificialiste aux productions de la nature.

de leur utilité qu'ils aient été créés.
 De même, il ne faut point s'étonner que le corps
 de tout être animé, par sa nature même,
 cherche de l'aliment¹. En effet j'ai montré
 que, des choses, maints corps, et de maintes manières,
 s'écoulent et s'enfuient²; mais c'est des animaux
 qu'ils doivent s'écouler en quantité plus grande.
 En effet, comme ils sont sans cesse en mouvement,
 que de leur fond maints corps s'échappent en sueur,
 et que, lorsque, épuisés, ils halètent, leur bouche
 en exhale à foison, il s'ensuit que ces choses
 rendent le corps moins dense et sapent sa nature :
 une douleur s'ensuit. Et l'aliment est pris
 pour, étant réparti, donner éai aux membres
 et les forces refaire, et que soit obturée
 la béance, creusée parmi veines et membres,
 du désir de manger. De même, le liquide
 se répand en tous lieux réclamant du liquide,
 et les corps de chaleur, en masse agglomérés,
 qui à notre estomac viennent mettre le feu,
 se trouvent dissipés, éteints comme du feu
 quand survient le liquide, en sorte que les membres
 ne peuvent plus brûler de la sèche chaleur.
 Tu vois, par conséquent, que de cette manière
 notre corps est lavé de la soif haletante,
 et de même comblé le désir affamé.

Quant à savoir comment, à présent, il se fait
 que nous pouvons marcher lorsque nous le voulons,
 qu'on ait don de mouvoir diversement les membres,
 et enfin, quelle chose a l'unique coutume

1. Les commentateurs se sont beaucoup interrogés sur la cohérence de l'ensemble formé par les vers 858-1287 (en incluant la question de la procréation présente dans le développement final sur l'amour). P. H. Schrijvers a montré que les matières successivement abordées par Lucrece correspondent à la liste aristotélicienne des fonctions de l'âme, c'est-à-dire des simulacres « le dénominateur scientifique auquel c'est-à-dire des fonctions vitales sont réduits » (Lucrece et les pores et dans celle des simulacres « le dénominateur scientifique auquel les cinq exposés sur les fonctions vitales sont réduits » (Lucrece et les sciences de la vie, Leiden, 1999, p. 127). 2. II, 1128-1143.